## II

# L'ABEILLE DANS L'AMBRE OU L'ACUITÉ DANS LA POÉSIE

par Alain MICHEL
Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

A propos de : Pierre LAURENS, *L'abeille dans l'ambre. Célébration de l'épigramme, de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Coll. d'Études anciennes, Les Belles Lettres, Paris, 1989, 1 vol. in-4°, 570 p., 2 *indices*.

La thèse de Pierre LAURENS a paru tard. Il n'est pas question d'en donner ici un compte-rendu proprement dit. Nous voulons seulement dire d'abord combien nous admirons l'élégance de la présentation de l'ouvrage, à laquelle l'auteur lui-même a apporté tous ses soins, non sans consentir bien des sacrifices par rapport au texte primitif. On regrettera en particulier qu'il ait supprimé la conclusion. Mais cela nous encourage à poser une question. Maintenant que les années commencent à passer, qu'en est-il de ce maître livre ? Comment s'inscrit-il dans la recherche relative à la littérature latine et que lui a-t-il apporté ?

La réponse est d'emblée très positive. Elle porte d'abord sur la méthode. M. LAURENS pratique deux démarches qui prennent aujourd'hui une importance grandissante. D'une part, il nous propose (en suivant et dépassant à la fois l'histoire) l'étude d'un genre littéraire : l'épigramme. Cela l'oblige à étudier les différentes formes de la réflexion théorique que les anciens, avant les modernes, appliquaient à ce que nous appelons littérature : la critique, la rhétorique, la poétique. Les recherches de ce type deviennent aujourd'hui de plus en plus fréquentes. D'autre part, dès lors qu'il adopte un point de vue historique, l'auteur ne se limite pas à la période antique. A cette époque même, il prend soin de signaler la place des Grecs, qui précèdent et accompagnent les Latins. Il consacre ensuite une troisième partie au temps de la Renaissance, jusqu'au début du XVII[e] siècle. Il nous permet ainsi de prendre conscience de la fécondité des lettres latines, de leur continuité, de leur modernité. On ne comprend pas l'évolution de la pensée littéraire en Europe si l'on n'est pas attentif à cet aspect de notre culture. M. LAURENS joue un rôle actif dans les Sociétés internationales d'études néo-latines et d'histoire de la rhétorique. Toute son œuvre, qui est considérable, témoigne de cette double recherche antique et moderne.

L'on arrive ainsi à plusieurs constatations. D'abord, une telle enquête permet, si l'on peut dire, d'étudier la littérature en elle-même, à l'état pur, en tenant compte à la fois des moyens d'expression, de leur portée morale, philosophique, esthétique. De plus, le choix de l'épigramme est à la fois paradoxal et suggestif. Ce genre littéraire semble collectionner les paradoxes. Il nous propose une poésie à la fois légère et profonde (ce n'est pas par hasard que M. LAURENS emploie le terme surprenant de célébration) ; il cherche à accorder la douceur avec la pointe ; d'abord issu des inscriptions que l'on gravait dans le marbre, il possède toute la fluidité changeante de la parole. L'abeille vivante, avec son dard, est venue se figer dans la lumière et la couleur de l'ambre. L'image est de Martial. M. LAURENS l'a reprise. Nous en retrouverons l'évocation en suivant les moments de l'histoire.

M. LAURENS commence par les Grecs. C'est dire qu'il commence par les inscriptions. Mais il montre qu'elles n'entrent pas pleinement dans son sujet. La créa-

tion poétique ne commence vraiment qu'avec l'imaginaire. Le marbre ne suffit pas aux mots. Il faut lui ajouter le rêve et la fantaisie.

C'est alors que la rhétorique entre dans la poétique, dès le début. Peu à peu, elle devient plus technique et use d'une plus grande virtuosité. Mais le rôle des Grecs, depuis leurs plus anciens poètes jusqu'à l'époque proprement alexandrine, consiste d'abord à définir les différents modèles, leurs procédures et leurs thèmes. Dès lors qu'ils existent on peut essayer de les dépasser. On va de Callimaque à Méléagre; on invente la technique musicale du thème et des variations; celles-ci peuvent porter à la fois sur l'étendue et sur la couleur : nous arrivons à l'époque de la déclamation. Au temps des empereurs romains (mais sans doute déjà chez Catulle), l'épigramme devient satirique.

Insensiblement, nous sommes entrés dans le monde romain. Le premier mérite de M.LAURENS est d'avoir montré cette continuité, qui résulte en particulier de la cohérence des moyens de création : il n'y a qu'une rhétorique. Le génie de Rome se manifestera de deux façons. Proche de la Grèce, héritière de l'hellénisme qui l'a formée pour une part, elle construira un classicisme gréco-romain. Mais, profondément originale, elle se distinguera par un double mouvement d'abondance et de « resserrement ».

Cela est particulièrement manifeste chez Catulle qui, tout en respectant diverses formes traditionnelles, fait preuve d'une géniale liberté. Précisément, dans l'emploi des rythmes ou des tonalités, il pousse cette diversité à l'extrême. Il est capable de la plus grande profusion mais aussi de la plus grande simplicité. La satire, chez lui, se fait brutale, mais l'amour intense. Il va du *paignion* le plus désinvolte jusqu'aux esquisses d'épopée. A vrai dire, M. LAURENS se demande s'il s'agit d'un épigrammatiste. Il est plutôt le poète qui vient apporter l'âpre saveur de la liberté italienne dans un genre où ses prédécesseurs latins avaient surtout, à ce qu'il semble, cherché à retrouver les moyens de Méléagre et ses beautés.

Aussitôt, M. LAURENS passe à Martial. Celui-ci se situe au centre de son livre et lui donne ses principales couleurs. On pourra s'étonner de l'extrême originalité d'une telle recherche. La plupart des commentateurs goûtent en Martial les tableaux d'histoire familière. Beaucoup de choses ont été dites à ce sujet. Nous suivons ici une autre approche, plus précisément littéraire. Il s'agit après tout de savoir quels sont les moyens du poète, si, en somme, il est poète et à quelle beauté il parvient.

Une telle enquête est nécessaire. Elle touche au projet même qui fonde l'œuvre de l'écrivain. Nous devons procéder ainsi pour chaque auteur, si nous considérons qu'il est vraiment littéraire. Mais il faut alors qu'à son tour le critique ou l'historien de la littérature dispose de moyens adéquats. M. LAURENS a su les découvrir et les mettre en œuvre avec une finesse et une ferveur exceptionnelles.

Avant Stendhal, Martial nous convie à des « promenades dans Rome ». A ses côtés, nous éprouvons les sentiments que connaît aujourd'hui le voyageur, lorsqu'il flâne dans l'*Urbs*, et qui ont, d'une certaine manière, partagé les observateurs. Les uns voient Rome à travers l'image de Suburre. Ce sont aussi les dévots de Juvénal. Ils sont attentifs à un certain réalisme méridional, où la fantaisie vient se mêler à la pauvreté, la ripaille au brigandage urbain. Mais d'autres, qui redécouvrent la splendeur d'un urbanisme et qui s'aperçoivent qu'aujourd'hui encore les rues de Rome sont un musée de monuments précieux et raffinés, se régalent de cette « ville d'or » où tout est élégance.

Les mêmes nuances apparaissent chez Martial. L'un des grands mérites de M. LAURENS est de nous le faire comprendre. Il nous montre même que Martial a su combiner les deux manières de voir en les resserrant. L'élégance de sa parole

correspond à la poésie de la cité. Il apparaît comme le meilleur réalisateur, là où Quintilien est le meilleur critique. Plutôt que de se demander ce que Martial pensait de l'Empire (sujet important mais qui n'est pas le sien), M. LAURENS se demande, avec toute son extrême finesse, ce qu'il pensait de la beauté. Car la question est là : comment mettre tant d'élégance dans tant de réalité ?

Le classicisme latin, tel que Martial le conçoit, y parvient. Il se fonde sur des analyses précises, que M. LAURENS trouve chez Quintilien, avec juste raison, et qui ont un caractère à la fois technique et esthétique. Jamais on n'avait mieux montré la véritable portée de l'effort accompli par le rhéteur. Il avait voulu accorder la déclamation moderne au classicisme cicéronien. Il avait fait la part très grande au second. Mais il possédait parfaitement les procédés de la première. De là une réflexion très approfondie sur la *sententia* et la clausule, qu'on allait appeler plus tard *agudezza* (d'*acutum*) ou pointe.

Ici se dévoilent de vastes perspectives. Il devient possible d'aller tout droit jusqu'aux XVI^e^ et au XVII^e^ siècles. M. LAURENS connaît très bien Gracian et Tesauro. Ils sont utilisés par lui comme ils doivent l'être, comme de savants critiques dont il fait apparaître la pertinence. La pointe et la sentence reposent sur des données logiques liées au fonctionnement du langage et sur des données esthétiques, relevant de l'élégance, qui est un jeu autour de la grâce, de la pureté, de la clarté. Il s'agit de mettre ensemble et de marier la profusion des ornements et des images et la vigueur serrée, la « difficulté » même ou l'obscurité de l'ellipse. On y parvient à la fois par la contradiction et par les ressemblances, par la variation des thèmes et par le choix musical des mouvements. M. LAURENS nous prodigue à cet égard les analyses les plus fines et les plus profondes. On s'émerveille d'un amour si délicat, si éclairé, de chaque nuance et de chaque structure.

Dès lors, l'auteur se trouve en mesure d'appliquer la même méthode (ou la même sensibilité) aux textes plus récents qu'il découvre dans la littérature de la Renaissance. Il y fait aux néo-latins la place qu'ils méritent. Ils ont su reconnaître les procédés si subtils dont usait l'Antiquité. M. LAURENS le montre en des pages exquises qu'il consacre à des textes exquis : il nous indique de quoi est fait le « dizain de neige ».

Nous allons jusqu'à Crashaw et Owen, en passant par Alciat. Nous comprenons pourquoi l'épigramme se borne de moins en moins à la plaisanterie ou au trait d'esprit. Elle repose, nous l'avons dit, sur les exigences du langage et sur la vérité des choses. Elle cherche à les atteindre en ce qu'elles ont de profond. Alciat, par l'emblème (où l'image est à la fois négligeable dans sa forme et profonde par son sens) la rattache à la prédominance que les modernes donnent au sens moral parmi les différentes sortes d'allégorie. Crashaw la conduit jusqu'à la méditation religieuse. De toute manière, elle était capable d'apporter aux amis d'Érasme la concision dont leurs adages avaient besoin.

Ici encore, il faut saisir toute la portée des analyses que nous propose M. LAURENS, dépasser les concepts tout faits qu'il n'emploie jamais et qui peuvent en effet nous cacher la beauté des textes. Nous parlions des « dizains de neige »... Il est charmant que la belle amoureuse (ou seulement aimée) envoie une boule de neige au poète. Mais combien de poèmes baroques utilisent, dans une vaste combinatoire, tous les effets qu'autorise le rapprochement de la neige, ou de la glace, avec le feu de l'amour. La qualité du poème dépend de la justesse et de la grâce qui lui confèrent une saveur unique, au-delà de la banalité ou de la complaisance. Mais il faut savoir aussi que le feu, l'eau, leur combat ou leurs affinités constituent certaines des principales images par lesquelles, aujourd'hui encore, nous saisissons le monde dans ses éléments premiers. M. LAURENS n'a pas voulu aller jusqu'à la

modernité. Mais il y pense assurément. Il pourrait nous citer René Char, qui fut lui-même si sensible à la fois à la tradition des pré-socratiques et à la poésie de la Renaissance :

« Comme tendrement rit la terre quand la neige s'éveille sur elle! Jour sur jour, gisante, embrassée, elle pleure et rit. Le feu qui la fuyait l'épouse, à peine a disparu la neige... »

On mesure ici la place de ce que nous appellerons l'image ontologique, jointe au jeu des contradictions. Le recueil où figurent ces quelques mots s'appelle *L'effroi, la joie.*

Nous pouvons nous arrêter ici. Attentif aux moyens et aux langages de la poésie, M. LAURENS nous a finalement parlé de la poésie amoureuse, dans ses métamorphoses philosophiques ou esthétiques. Il laisse une question ouverte : qu'en est-il du Moyen Age? Mais il fournit brièvement la réponse quand il nous parle du Pétrarquisme, qui doit tant à la tradition des troubadours, eux-mêmes formés par les *Arts poétiques* de leur temps à la brièveté et à la transfiguration des images. Fervent d'unité, nécessairement épris de la dualité, tout amour appelle l'épigramme puisqu'il veut à la fois réunir et distinguer l'un et l'autre, dire ensemble Platon et Héraclite. Dante et Pétrarque ont donné la leçon. Je la retrouve aujourd'hui chez le poète angevin Maurice Courant :

Ce feu qui brûle au fond de toi
N'est pas de minérale essence :
C'est un long cri d'âme aux abois
Qui traverse l'inexistence
De siècles d'ombres et sans voix,
Pour se plonger dans la présence
De l'immémorial Silence
De son inaltérable Roi!

(*Amare, doloris amor*, Paris, 1991, p. 71.)